



A Laure de Noves d'Avignon

La vie de Pétrarque était empreinte de chasteté, en des mœurs contenues au cœur d'une société dans laquelle le poète évolua, présentant des caractéristiques propres à cette vertu naturellement pratiquée, de façon simple, au sein des différentes corporations sociales, dignes de ce nom, qui composèrent son époque. Bien que Avignon lui apparût comme la cité Papale déchue, il fut désagréablement surpris de constater que la vie monastique fut débridée, baignant dans le stupre et la décadence. Pétrarque en donna une critique acérée, sans concession aucune sur le vocabulaire édulcoré que d'aucuns eussent tenu, à dessein de préserver leur fâme de l'éclaboussement obséquieux, attendu en pareille inconvenance.

« Il est essentiel, raconte-t-il, d'observer pour l'honneur des Avignonnais que ces traits si chargés et qui font tant de honte, portaient moins sur les citoyens originaires de cette ville que sur les étrangers avides que la fortune y avait attiré de toute part. L'Impie Babylone ! La sentine des vices. L'enfer des vivants ! L'égout de la terre ! On n'y trouve ni foi, ni charité, ni religion, ni crainte de dieu, ni pudeur. Rien de vrai, rien de saint. Quelle honte de la voir d'un coup la capitale du monde où elle devrait tenir que le dernier rang. Ce qui m'a rendu le séjour si odieux de cette ville, c'est qu'elle est un égout, où tous les immondices de la terre sont venus se rassembler. »

Le lundi du 6 avril 1327, à la première heure, lors de la semaine sainte, Pétrarque se rendit à l'église des religieuses de Sainte-Claire, pour assister aux Laudes, les premiers offices du matin. Il était 6 heures. Selon l'usage, c'était l'heure où tout commençait dans une journée qui, selon les rituels coutumiers sécularisés par le temps, invitait chaque personne à effectuer sa tâche propre à ses aptitudes naturelles, professionnelles et cultuelles. Pétrarque était pieux. Et ce matin-là, rien ne sera plus comme le Poète eût pu ne pas l'imaginer. Tout les éléments composant la nature humaine, qui en conçoivent son entité, semblaient s'être concertés pour se réunir, voire s'unir, en cette chaste et merveilleuse rencontre. Le Poète en fut envahi de sensations immortelles qui l'accompagneront jusqu'à sa sépulture, en 1374, le 19 juillet.

Celle qui allait occuper son esprit durant toute son existence, jusqu'à en torturer son âme, ne fut jamais sa maîtresse ; car c'eût été souiller son honneur, parce qu'elle était mariée. Il écrira, plus tard, sur cette apparition céleste que la belle était attribuée de parements soyeux et chatoyants aux couleurs nobles.

La belle Laure, femme mariée à Hugues de Sade, de laquelle Pétrarque fut épris, dès son apparition en l'église Sainte Claire, en 1327, où il se rendait pour prier, naquit à Noves, d'où cette attribution patronymique de Laure de Noves. Les écrivains, ceux de du XIV^e siècle y compris, et passim, selon les résultats des recherches incomplètes de la vie méconnue et de l'histoire de Laure, en brodèrent des récits infondés si ce n'est erronés, basés sur des confusions de patronymes plus particulièrement, issus précisément de la famille de son époux légitime, susnommé. En outre, de cette réalité imprécise, advint le doute qui s'instaura de fait, face à cette mystérieuse belle personne, à laquelle peu de gens prêtait attention, si ce n'est celui qui allait en devenir presque fou et en tout état de cause

profondément affecté en songeant à Elle durant le restant de son existence. Bien faite en tout point si l'on en croit Pétrarque donc (et il faut croire le Poète), qui en fut profondément amoureux, Laure de Noves admettait tous les éléments qui composent la voûte céleste. La beauté dépeinte par le Canzoniere, dépasse tout ce qui fut élaboré dans l'art pictural ; parce que Pétrarque, de sa plume, esquisse l'ébauche d'un tableau ! Et pourtant, quand bien même aujourd'hui encore, aucun exégète de cette histoire ne put en retracer les traits exacts, la beauté unique de la Belle Laure de Noves ne fut point comparable à celle de Botticelli ; épurée, certes, mais dénudée : point de sensualité ou et d'exubérance féminine ! Toute la beauté de la Belle Laure réside dans la pureté que la belle dégage, sans artifice aucun et d'un regard qui foudroya Pétrarque ne s'en étant jamais remis. En 1348 son décès ne fut pas honoré comme d'autres notables l'eussent été, conformément aux conventions de l'époque. On ne dérogeait point à la tradition séculaire qui se passait volontiers de festivités inappropriées en de telles circonstances. Une mort certes sacralisée à juste raison par les sermons de l'Église, laquelle voulut marquer sa vertu demeurée chaste jusqu'à sa mort !, mais une mort mémorable qui emporta avec elle tous les sentiments du Poète !

Nonobstant ce chapitre prestement refermé, on ne peut s'alanguir sur cette histoire qui se prêtait fort magnifiquement à son siècle, où les rapports entre hommes et femmes se devaient aux usages. Et pourtant, les mœurs ne libellent aucune vertu en cette époque si elles ne confèrent point à celle qui les applique d'une façon toute naturelle paradoxalement à la décadence de la papauté qui sévit en ce siècle à Avignon, dénoncée et vitupérée par Pétrarque lui-même !

« Il est dans mon passé une femme à l'âme remarquable, connue des siens par sa vertu et sa lignée ancienne et dont l'éclat fut souligné et le nom colporté au loin par mes vers. Sa séduction naturelle dépourvue d'artifices et le charme de sa rare beauté lui avaient jadis livré mon âme. Dix années durant j'avais supporté le poids harassant de ses chaînes sur ma nuque, trouvant indigne qu'un joug féminin ait pu m'imposer si longtemps une telle contrainte ».

Dans toute la poésie élégiaque de Pétrarca, apparaît évidente cette tentative ineffable de dépeindre une jeune femme, cet être merveilleux qui devient éthéré sous la plume du Poète. Les mots ne suffisent pas à lui restituer tout ce que la majesté de la nature lui a attribué naturellement, comme beauté devenant indicible ! On sent que ligne après ligne composées à la mesure du rythme versifié de son auteur, on ressent l'impossibilité de lui attribuer une parfaite peinture, fidèle aux traits qui en illustrent sa noble personne. Pétrarque s'en épuise. Indescriptible au sens propre de l'image qui s'en découle, Laure de Noves restera encore à ces jours une réalisation effectivement céleste qui n'appartient plus au genre humain !

Cette beauté est pratiquement impossible à reproduire, tellement sa perfection en dépasse l'imagination. On en retrouvera des fragments sur des jeunes personnes du même sexe, lesquelles transportent en elles des faces qui en composent le visage de Laure. D'ailleurs, il est évident qu'une seule personne ne peut lui ressembler relativement à son entité évanescence qui perdure encore à travers les siècles. Il existe des femmes belles à souhait, mais dont la beauté ne parvient pas à rivaliser avec l'évanescence image, fugitive, aujourd'hui, de la Belle Laure dont l'on retrouva des fragments épars en des femmes ayant les mêmes attraits, en toute apparence.

SONNETS A LAURE

SES cheveux d'or étaient
épars et les vents en s'y
jouant y faisaient mille
boucles charmantes ; la
lumière de ses beaux yeux,
— aujourd'hui si avarés de
leurs regards, — brillait
d'un feu sans égal.

Son visage — était-ce vrai, était-ce faux ? —
semblait se colorer d'une douce pitié ; quoi
d'étonnant si je brûlai soudain, moi qui avais
tant de penchant à l'amour ?

Sa démarche tenait plus d'un ange que d'une
mortelle, et le son de sa voix avait quelque
chose de plus doux qu'une voix humaine.

Un esprit céleste, un soleil brillant, voilà ce
que je vis alors. Et quand il n'en serait plus
ainsi maintenant, l'effet produit en mon cœur
n'en persiste pas moins, plus vif que jamais :
une plaie ne guérit pas parce que l'arc est
détendu...

*Il dépeint la
beauté de Laure
la première fois
qu'il la vit.*

— 15 —

